

CONTES TROYENS¹.

VI.

FIRJOINE.



Il était une fois le fils d'un roi, qui vivait chez son père ; il avait déjà seize ans et on ne voulait rien lui apprendre. Un jour, un pauvre vint demander l'aumône. Le fils du roi dit à la bonne :

-- Pourquoi donc donnes-tu de l'argent à cet homme ?

— Mon prince, c'est parce qu'il n'en a pas.

— Mais pourquoi n'en a-t-il pas ?

— Parce qu'il n'est pas riche.

— Pourquoi n'est-il pas riche ?

— Parce qu'il y a des pauvres et des riches. Il y en a qui ont de l'argent et d'autres qui n'en ont pas.

— Comment se fait-il que tout le monde n'a pas de l'argent ?

— Mon prince, ça ne peut être autrement ; il y aura toujours des pauvres et des riches.

Alors le prince se dit : « On ne veut rien m'apprendre ; je m'en irai. » Quand il eut amassé un peu d'argent, il partit. Il ne savait où aller et marcha bien longtemps. Enfin, à la nuit, il vit une petite maison. Comme il était épuisé de fatigue, il y entra et trouva une dame et une jeune fille. La dame ne voulait pas le recevoir, lui disant : « Mon ami, vous êtes ici chez un ogre ; s'il vous trouve, il vous mangera. »

— Oh ! madame, je vous en supplie : je suis très fatigué, couchez-moi !

La dame lui donna à souper, puis le fit coucher. Quand l'ogre rentra il dit : « Ça sent la chair fraîche, ici ! »

¹ Cf. le t. v, p. 723, le t. vi, p. 481.

— J'ai couché un jeune homme. Je t'en prie, ne le mange pas.
Tiens, voilà un veau, mange.

L'ogre mangea, puis se coucha. Etant au lit, il dit à sa femme :
« Demain, je ferai travailler le jeune homme. » Le lendemain
en effet, l'ayant fait lever, il lui demanda comment il s'appelait.

— Je m'appelle Gauthier !

— Eh bien ! Gauthier, suivez-moi !

L'ogre le mena près d'une rivière, fit un petit trou à côté et
lui dit : « Il faut que ce soir la rivière soit passée par ce petit
trou. »

Gauthier se mit à travailler, mais il ne faisait pas entrer
beaucoup d'eau. A neuf heures, la jeune fille lui apporta à manger.
Elle s'appelait Firjoine.

Gauthier lui dit : « Je suis désolé, Mademoiselle ; votre père
veut que je fasse passer la rivière dans ce petit trou, d'ici à ce
soir ; mais je suis déjà fatigué, et il en est passé à peine quelques
seaux. Jamais je n'y arriverai ! »

Or, Firjoine était fée. Elle dit à Gauthier : « Mangez et ne vous
occupez de rien. » Puis, élevant sa petite baguette :

— Par la vertu de ma petite baguette, je veux que la rivière
soit tarie à l'instant !

Aussitôt la rivière fut tarie, au grand ébahissement de Gau-
thier, à qui Firjoine dit encore :

— Votre ouvrage est fini, reposez-vous ; mais ne rentrez pas
avant ce soir, et dites à mon père que c'est fini.

Quand Gauthier rentra, l'ogre lui dit :

— Eh bien, jeune homme, où en êtes-vous ?

— C'est fini.

— Très bien, soupez et couchez-vous.

Dans la nuit, l'ogre dit de nouveau à sa femme :

— J'ai encore de l'ouvrage pour lui demain !

Le lendemain matin, l'ogre appelle Gauthier : — « Levez-
vous vite et suivez-moi ! » Il l'emmène dans un grand bois, lui
donne des outils et lui dit : — « Il faut que ce bois soit abattu
ce soir ! »

Gauthier se mit à la besogne. A neuf heures, il n'en pouvait
déjà plus et n'avait pas encore abattu un arbre. Quand Firjoine
lui apporta son déjeuner, elle le trouva tout en nage. Il lui dit :

— Mademoiselle, j'ai fait tout ce que j'ai pu ; je n'ai pas

encore abattu un arbre, et votre père veut que tout ce bois soit coupé ce soir !

— Asseyez-vous, répondit-elle, et déjeunez. Puis, prenant sa petite baguette : — « Par la vertu de ma petite baguette, je veux que ce bois soit abattu à l'instant ! »

Et le bois tout à coup se coucha sur le sol.

Gauthier était bien heureux. Elle lui dit encore de ne pas revenir avant le soir et de dire à son père que c'était fini.

Les choses se passèrent tout comme la veille. Le lendemain, l'ogre emmenait Gauthier bien loin, auprès d'un pont où il faisait grand vent. Il lui donna un sac de plumes et lui ordonna d'en couvrir le pont sans que ce dernier fût mouillé.

Quand Gauthier posait quatre plumes il s'en envolait six, et il ne pouvait venir à bout de rien. A vrai dire, il comptait sur Firjoine, et avec raison, car un signe de la petite baguette fit en un instant ce que Gauthier n'aurait jamais pu faire.

Dans la nuit, l'ogre dit à sa femme : « Je n'ai plus rien à faire faire au jeune homme ; demain je le croquerai. »

Firjoine, qui écoutait toutes les nuits ce que disait son père, ayant entendu ces mots, alla doucement éveiller Gauthier :

— « Habillez-vous vite et sortez d'ici ; mon père veut vous manger ! » Elle prit ensuite deux fèves qu'elle mit dans le feu en disant : — « Mes petites fèves, répondez jusqu'à ce que vous soyez cuites ! »

Puis elle fit monter Gauthier sur un mulet, y monta également, et ils partirent.

Quelque temps après, la mère de Firjoine éveilla son mari.

— Mon homme, je rêve !

— Qu'est-ce que tu rêves ?

— Je rêve que Gauthier emmène Firjoine.

— Tu m'ennuies ! Appelle-les !

La mère appelle Firjoine : « Maman ! » répond une petite fève. Elle appelle Gauthier : « Madame ! » fait l'autre fève.

— Tu vois bien qu'ils sont là, dit alors l'ogre. Dors et laisse-moi tranquille !

Une heure après, même manège ; la mère rêvait encore, mais à ses appels les petites fèves répondirent comme la première fois.

La mère se réveilla une troisième fois, un peu plus tard, et

appela encore les deux fugitifs, mais les fèves étaient cuites et cette fois ne répondirent pas. Alors elle se leva et alla voir dans les lits où il n'y avait personne. Ce que voyant, elle dit à son mari :

— Lève-toi vite et va les chercher avec tes bottes de sept lieues.

L'ogre partit aussitôt en disant : — « Si je les trouve je croquerai Gauthier ! »

Avec ses grandes bottes, l'ogre allait vite. Firjoine le vit venir de loin et dit : — « Nous sommes perdus : voilà papa ! » Et Gauthier d'ajouter : — « Il va me croquer ! »

Mais Firjoine, ayant pris sa petite baguette, commanda :

— Par la vertu de ma petite baguette, je veux que le mulet se change en jardin, Gauthier en rosier et moi en abeille ! » ce qui eut lieu immédiatement.

L'ogre arriva en cet endroit ; il était fatigué et se reposa dans le jardin, auprès du rosier où l'abeille bourdonnait à ses oreilles. Puis il retourna chez lui.

— Tu ne les a donc pas vus ? lui dit sa femme.

— Non,

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— J'ai vu dans un endroit un jardin que je ne connaissais pas.

— Mais, imbécile ! ça les était. Retourne-y bien vite !

L'ogre retourna, mais ne retrouva plus le jardin, et continua de courir. Firjoine, l'ayant aperçu, transforma le mulet en pilier, Gauthier en tableau, et elle-même en Lapon. L'ogre passa auprès et, s'adressant au Lapon :

— Dis donc, morveux, as-tu vu passer par ici un mulet avec une belle jeune fille et un beau garçon ?

— Oui, mais ils sont déjà loin.

L'ogre s'en revint. Sa femme l'interrogea.

— On les a vus passer, répondit-il, mais moi je ne les ai pas vus.

— Donne-moi tes bottes, fit-elle alors ; tu es un imbécile ! Je vais y aller !

Elle partit et rattrapa bientôt les fugitifs. Firjoine en la voyant s'écria :

— Ah ! Gauthier, nous sommes perdus : voilà maman, elle est plus méchante que papa ! Elle nous trouvera.

Puis elle dit : « Par la vertu de ma petite baguette, je veux que le mulet se change en rivière, Gauthier en bateau, et moi en cane. »

La mère passe, elle voit la rivière, le bateau et la canne, mais, sachant bien que c'est ceux qu'elle cherche, elle dit :

— Firjoine, veux-tu venir ?

— Coin coin coin ! coin coin coin ! fut toute la réponse de sa fille.

— Je sais que c'est toi, Firjoine ; je veux que tu reviennes !

— Et coin coin coin ! et coin coin coin !

— J'ai ta petite baguette ; si tu ne veux pas revenir, je la garde et tu ne pourras plus revenir en fille.

Alors Firjoine : « — Je m'en irai, si tu me promets de ne pas emmener Gauthier, que papa veut manger ! »

La mère l'ayant promis, le mulot, Gauthier et Firjoine reprirent leurs figures naturelles. Gauthier revint à la cour du roi son père, qui fut bien heureux de le revoir, mais il tomba malade tout aussitôt. Firjoine, de son côté, s'ennuyait beaucoup ; elle partit de chez son père et vint chez le roi où elle se présenta et fut acceptée comme lingère.

Le fils du roi était toujours bien malade. Les médecins n'y pouvaient rien ; ils disaient qu'il fallait tâcher de le distraire. On fit venir les princesses les plus spirituelles, elles faisaient toutes sortes de singeries autour de lui, mais rien ne pouvait le séduire. Les médecins déclarèrent que si on ne parvenait pas à le distraire, il était perdu.

On fit venir d'autres demoiselles, qui n'eurent pas plus de succès que les premières. Alors, les médecins persévérant dans leurs dires, un employé de la cour fit savoir, pour se moquer, qu'il y avait une petite lingère qu'on pouvait faire appeler.

Le roi y consentit, et comme on lui faisait remarquer que là où des princesses avaient échoué, une lingère n'avait aucune chance de réussir, il dit :

— Je veux qu'elle vienne : elle ne fera toujours pas plus de mal que les autres !

Firjoine vint donc en présence du médecin. Tout à coup, voilà qu'une petite rivière apparaît dans la chambre du fils du roi, et puis une petite canne qui faisait : Coin coin coin, coin coin coin !

Le roi croyait rêver et ne comprenait rien à cela, mais son fils riait aux éclats en disant :

— C'est ma Firjoine ! c'est ma Firjoine ! c'est un tour de ma Firjoine !

Le médecin restait stupéfait Firjoine redevint en fille et Gauthier la mangeait de caresses et riait comme un fou. Le médecin déclara que le jeune homme était guéri, mais que s'il ne se mariait pas avec la jeune fille il ne survivrait pas. Le roi qui ne voulait pas voir mourir son fils, l'envoya demander la main de Firjoine. L'ogre n'avait plus envie de le manger, et ils se marièrent.

(Conté par M^{me} Morin.)

LOUIS MORIN.

LES CORNES.



OUT le monde sait qu'en Italie les hommes à lunettes et à nez crochu sont réputés porter dans leurs prunelles la *Jettatura*. Pour conjurer les dangers dont nous menace leur mauvais œil —, on ferme vivement les deux doigts du milieu de la main droite, et on présente, en façon de cornes, l'index et le petit doigt. Beaucoup de gens portent en breloques des petites cornes en corail ou en agathe¹, et dans plus d'un salon, une magnifique paire de ces cornes immenses que portent les bœufs des Etats Romains s'étale sur la cheminée, montée élégamment et servant à la fois d'ornement et de porte-bonheur.

Hors des villes il n'est pas rare de voir fixés au pignon d'une ferme ou d'une étable ces emblèmes, que les voyageurs français saluent généralement de plaisanteries à la Molière, ignorant sans doute qu'ils s'accrochent aussi bien au logis des célibataires qu'à celui des gens mariés.

Mais ce n'est pas en Italie seulement qu'existe cette croyance superstitieuse : en Norwège j'ai vu souvent des bois de rennes couronner le fronton des bâtiments de ferme, dans le but d'écartier les mauvais esprits ; je laisse à de plus savants le soin d'expliquer comment cette coutume bizarre a voyagé des bords ensoleillés de l'Adriatique aux froids rivages de la mer du Nord.

MOREL-RETZ (STOP).

¹ D'aucuns croient y voir une réminiscence du Phallus antique.